

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

PAGES D'HISTOIRE

Attaque par la 33^e Division des Monts de Champagne en Avril 1917

L'attaque dont il va être question n'est qu'une des phases de l'Offensive interalliée d'avril 1917, déclenchée de la crête de Vimy (Pas-de-Calais) aux Monts de Champagne (Marne). Cette offensive avait pour but de réaliser la rupture du front ennemi, à l'ouest de Reims, avec exploitation prévue, suivant l'axe principal Laon-Hirson, par une masse de manœuvre constituée par un groupe d'armées de réserve.

Les Monts de Champagne, au nord de Châlons-sur-Marne et à l'est de Reims, constituent, entre la Vesle et la Suippe, une ligne de hauteurs jalonnées de l'est à l'ouest par le Mont Sans Nom, le Téton, le Casque, le Mont Perthois, le Mont Haut, le Mont Blond, le Cornillet.

La IV^e Armée reçut la mission d'enlever ces hauteurs; la 33^e Division (général Eon) occupait les tranchées au nord de Prosnès; elle avait à sa droite la Division du Maroc (général Degoutte) et à sa gauche la 45^e Division (général Naulin).

Ces divisions avaient pour objectifs: la division du Maroc, le Mont Sans Nom; la 33^e Division, le Téton et le Casque; la 45^e Division, le Mont Perthois et le Mont Haut.

La première ligne française, constituant leurs tranchées de départ, courait à environ un kilomètre au nord de la Chaussée Romaine, qui, de la Ferme des Vacques, se dirige vers Reims par la Ferme de Moscou et les Marquises.

Elle était complètement dominée par les Monts de Champagne, lesquels fournissaient d'excellents observatoires à l'ennemi et cachaient à nos yeux ses arrières, descendant vers la Suippe. Les crêtes étaient fortement organisées et, en avant d'elles, sur les 3 kilomètres de profondeur qui les séparaient de nos tranchées, les Allemands avaient constitué trois lignes de tranchées, renforcées par des abris de mitrailleuses. Des réseaux de fils de fer couvraient les tranchées, de nombreux boyaux assuraient les communications entre les lignes. Les Allemands avaient creusé en outre, sous la crête du Mont Perthois, un tunnel dont l'entrée échappait à nos vues et dont la sortie S.E. flanquait les approches du Casque et mettait en mauvaise posture notre attaque de ce côté.

La 33^e Division était arrivée, dès le 21 mars 1917, dans le secteur de Prosnès pour occuper la ligne des tranchées correspondant au front d'attaque des trois divisions et avait pour mission d'exécuter les travaux préliminaires de l'attaque projetée. Le 11 avril, elle avait resserré son front pour permettre à la Division Marocaine et à la 45^e DI d'entrer en ligne, en l'encadrant à la veille de l'attaque, sans éveiller l'attention des Allemands.

Composition de la 33^e DI :

La division comprenait deux brigades d'infanterie à deux régiments :

65^e Brigade formée du 9^e et du 207^e RI;

66^e Brigade formée des 11^e et 20^e RI.

6 groupes d'artillerie de 75; 3 du 18^e RAC constituant son artillerie divisionnaire et 3 du 10^e RAC en renforcement provenant de l'artillerie de la 20^e DI :

9 batteries d'artillerie de tranchée;

12 batteries d'artillerie lourde courte;

14 batteries d'artillerie lourde longue.

Ces batteries étaient chargées de préparer l'attaque de la 33^e Division.

2 Compagnies du Génie;

2 Escadrons de Cavalerie.

L'effectif de la 33^e DI s'élevait à 560 officiers, 20.200 hommes de troupe et 7.800 chevaux.

Dispositif d'attaque :

L'attaque devait avoir lieu par brigades accolées : 65^e brigade à droite, 66^e à gauche.

Dans chaque brigade, les régiments étaient accolés, ayant chacun un bataillon en 1^{re}, les autres échelonnés en 2^e et 3^e ligne.

Le 9^e Régiment avait pour objectif la partie Ouest du Mont Sans Nom en liaison avec la Division Marocaine;

Le 207^e les tranchées à l'est du Téton;

Le 11^e le Téton;

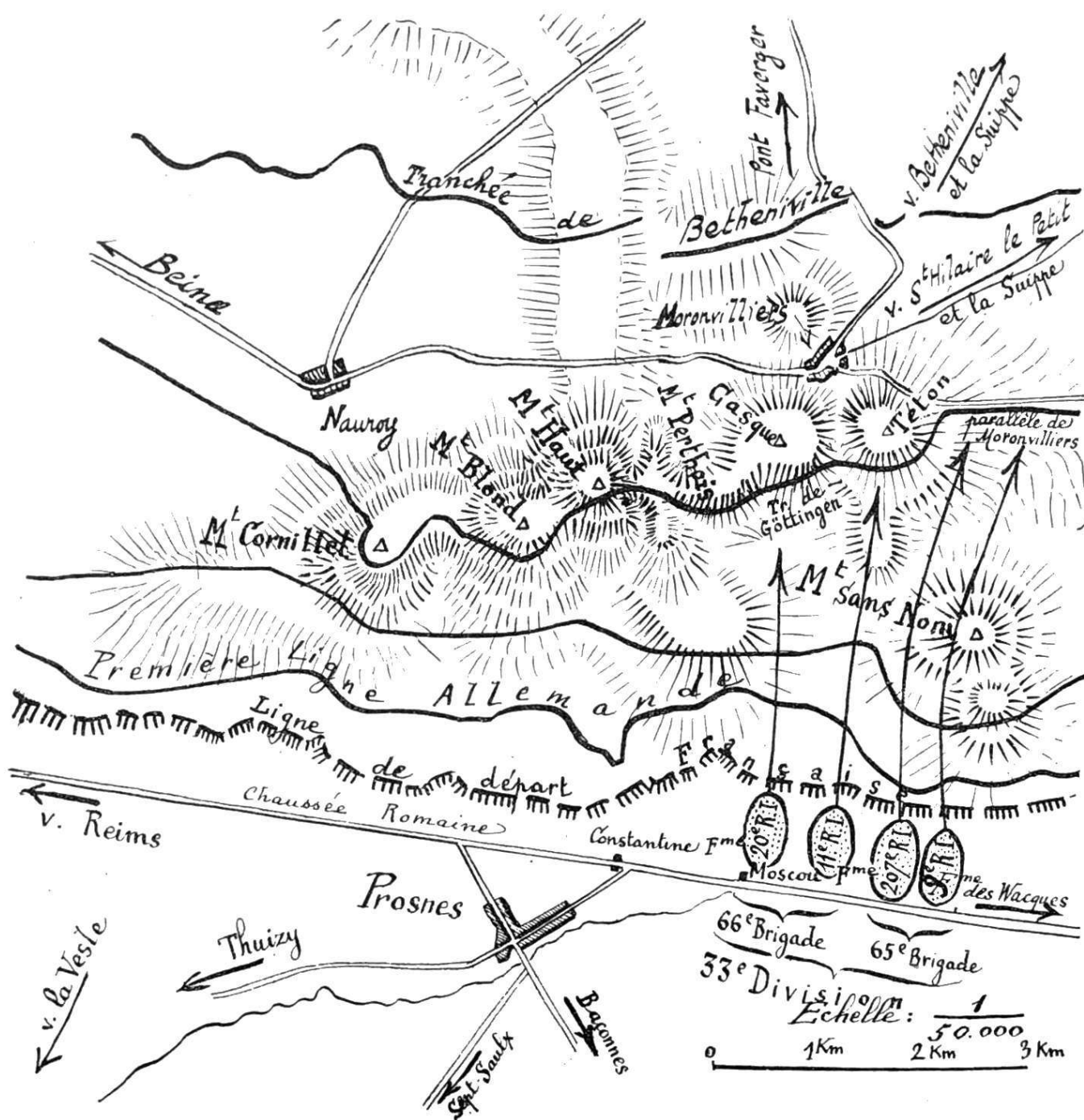
Le 20^e le Casque en liaison avec la 45^e DI.

Plan d'engagement :

D'après le plan d'engagement, l'attaque de l'Infanterie était précédée par un barrage roulant fourni par les 6 groupes d'artillerie de 75; elle devait atteindre les objectifs en deux bonds et les enlever 3 heures après l'heure H fixée pour l'attaque, en suivant la progression du barrage.

Puis les objectifs de la crête des Monts de Champagne étant atteints, l'attaque, après un arrêt de 30 minutes, devait continuer au delà de cette crête et atteindre la tranchée dite de Betheniville située à contrepente entre Moronvilliers et la Suippe.

Enfin des détachements légers fournis par la Cavalerie et l'Infanterie devaient être poussés jusqu'à la Suippe entre Saint-Hilaire-Petit et Betheniville pour tenter de prendre pied sur la rive droite de la Suippe.



Le plan d'engagement envisageait donc de s'emparer en une matinée des quatre lignes de résistance de l'ennemi et de gagner la Suippe.

S'il avait pu être réalisé, les résultats eussent été magnifiques, mais, il y a loin de la coupe aux lèvres.

Exécution de l'attaque :

Le jour J et l'heure H furent fixés au 17 avril 1915, à 4 h. 45 du matin. L'attaque ne fut pas favorisée par le beau temps; elle

se déclancha, avant le lever du jour, sous une pluie glaciale et dut cheminer, sur un sol détrempé, dans la boue gluante de la Champagne.

Malgré une préparation très soignée faite les jours précédents par l'artillerie, des nids de mitrailleuses se révélèrent, prenant les attaques de l'infanterie de face ou de flanc et les contraignirent à s'arrêter pour les réduire.

Avec ce mauvais temps et l'heure matinale du départ (4 h. 45) la visibilité laissait à désirer et la liaison de l'artillerie avec son infanterie à la vue devint très difficile; l'infanterie arrêtée dans sa

progression par les nids de mitrailleuses ne put suivre le barrage roulant dans sa marche progressive vers les objectifs assignés. Les détachements de liaison de l'artillerie avec l'infanterie durent intervenir pour arrêter la marche des barrages et faire agir l'artillerie dans les nouvelles conditions du combat : les nids de mitrailleuses furent successivement réduits, la progression réalisée par une lutte pied à pied.

Ce n'est pas dans une matinée, le jour de l'attaque, que les objectifs de la ligne des crêtes, constitués par la parallèle de Moronvilliers, le Téton et le Casque purent être atteints.

Le 17 avril, le jour de l'attaque, la 33^e Division progressa sur une profondeur de 1 à 2 kilomètres en enlevant les tranchées successives après une lutte très vive qui occasionna de lourdes pertes ; elle fit de nombreux prisonniers.

Dans la journée du 18 avril la progression continue, le centre de résistance qui avait arrêté la 65^e Brigade est réduit ; cette brigade atteint les objectifs qui lui avaient fixés.

La 66^e Brigade progresse, mais ne peut encore enlever le Téton et le Casque.

Le 19 avril, à la pointe du jour, le 11^e Régiment, bien appuyé par un groupe d'artillerie de 75, s'empare du Téton, tandis que le 20^e Régiment réussit à prendre pied dans une tranchée au sud-est du Casque (tranchée de Göttingen).

À partir de ce moment de violentes contre-attaques ennemies sont déclanchées pour tenter de reprendre le Téton particulièrement dans l'après-midi du 19 et dans la nuit du 19 au 20 avril ; elles n'ont pas notre nouvelle ligne qui passe par la crête du Téton, au nord de l'Observatoire.

Dans l'après-midi du 20 avril, le 20^e Régiment reprend son attaque sur le Casque, pénètre dans les organisations défensives du bois ; mais malheureusement la droite de la 45^e DI n'a pu progresser en même temps et le 20^e Régiment doit se replier dans la tranchée de Göttingen.

L'action du 20^e se trouve entravée par celle de l'ennemi débouchant du tunnel du Mont Perthois et agissant par ses feux dans le flanc du 20^e. Il faut, avec des mitrailleuses, neutraliser le débouché du tunnel pour permettre à deux Compagnies du 20^e de s'installer sur la position en occupant solidement la tranchée de Göttingen devant le bois du Casque ; ces compagnies sont couvertes à l'Ouest par une compagnie et les mitrailleuses.

Le 21 avril l'ennemi réagit violemment par ses tirs d'artillerie.

Le 11^e Régiment, qui a éprouvé de fortes pertes pour enlever le Téton, est retiré de la ligne des crêtes et mis en réserve de la Division.

Le 22 avril trois régiments restent sur la ligne de combat ; de droite à gauche le 9^e, le 20^e et le 27^e ; ils gardent la position conquise qu'ils organisent du 22 au 25.

Le 20^e Régiment, qui a subi de fortes pertes et qui, depuis 9 jours, mène une vie très dure de combats, de travaux et d'insomnie, sous la pluie et dans la boue, est à bout de forces ; il devient nécessaire de le retirer du front.

Comme la Division n'est pas relevée et que son général est avisé qu'elle doit rester encore en ligne, il se décide à envoyer le 20^e se reposer et se reconstituer pendant quatre jours au Camp de Châlons.

Le 9^e RI et le 20^e RI, moins éprouvés, assurent seuls la garde du front conquis à partir du 25 avril dans la soirée.

Après quatre jours de repos au Camp de Châlons, le 20^e RI, reconstitué en effectif par le dépôt divisionnaire, remonte dans le secteur en vue de participer aux nouvelles opérations que la Division a ordre d'exécuter. Ces opérations ont pour but de consolider les positions conquises en gagnant du terrain en avant des crêtes.

L'ennemi réagit très violemment contre la préparation de l'attaque par notre artillerie et bombarde tous les points sensibles du secteur ; il envoie un grand nombre d'obus asphyxiants dans les soirées du 28 et du 29. Ces bombardements causent de grosses pertes et gênent la rentrée en secteur du 20^e qui arrive en ligne avec des unités très diminuées.

Néanmoins, les 3 régiments, 9^e, 20^e et 27^e se portent brillamment à l'attaque à 12 h. 40, le 30 avril.

Le 9^e atteint ses objectifs, fait 20 prisonniers et s'empare d'un canon de 150. Malheureusement les destructions sont insuffisantes

devant le 20^e, ses premiers éléments sont arrêtés par des réseaux de fils de fer et ils tombent sous un feu de mitrailleuses. L'attaque est reprise par le 20^e à 7 h. 40 ; mais, sans plus de succès.

Le 1^{er} mai, ordre est donné à notre artillerie de reprendre la destruction des organisations ennemies en vue d'une nouvelle attaque le 2 mai. Mais, dans l'après-midi du 1^{er} mai, la 33^e Division est avisée qu'elle serait relevée par la 8^e DI et que les mouvements commenceraient dans la soirée même pour s'achever dans la nuit suivante.

Les opérations de la 33^e Division contre les hauteurs de Moronvilliers étaient donc terminées.

Arrivée dans le Secteur d'attaque de Prosnès le 21 mars 1917, la 33^e DI le quittait 40 jours après. Elle avait tenu et organisé ce secteur d'attaque pendant près d'un mois, avait combattu presque sans arrêt du 17 au 30 avril par un temps exécrable, vivant et couchant dans la boue. Elle avait porté notre front à 3 kilomètres et demi dans les lignes allemandes, à travers un terrain particulièrement bien organisé et défendu ; elle avait résisté à toutes les contre-attaques ennemies. Malgré de grosses pertes : 86 officiers et 2.700 hommes ; elle avait fait plus de 800 prisonniers, pris 25 canons et usé pendant le même temps trois des meilleures divisions allemandes : 214^e, 32^e et 6^e. Elle avait donc bien rempli sa mission à la droite de la grande ligne de bataille d'avril 1917 qui s'étendait du département du Pas-de-Calais à celui de la Marne.

Constatons avec fierté et reconnaissance les efforts fournis par nos Poilus dans les longues et dures batailles de Champagne et honorons la mémoire de ceux qui y sont tombés pour le salut de la France.

Général Eon,
Ancien Commandant de la 33^e DI.

DE PROFUNDIS

Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Car, plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Eclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous et chassez
L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais aux morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité !

Jean-Marc BERNARD,
Mort pour la France le 5 juillet 1915

APRÈS L'ATTAQUE

Souvenir du Mont Cornillet

par

Jacques FORESTIER
Médecin aide-major

au 4^e Bataillon du 1^{er} Régiment de marche de Zouaves

Max LUMIÈRE
Médecin auxiliaire

Le 20 mai 1917, le 1^{er} Régiment de marche de Zouaves, parti des pentes du massif de Moronvilliers, enlevait le Mont Cornillet, sommet redoutable devant lequel quatre assauts venaient d'échouer. Le secret de la résistance se cachait dans trois tunnels que les Allemands avaient creusés dans les flancs de la montagne pour abriter leurs troupes de réserve. Ce fut en enlevant d'un seul bond le mont tant encaissé, en se rendant maîtres des entrées des tunnels et de la garnison à demi-anéantie par notre formidable artillerie, que les Zouaves purent réussir ce bel exploit.

Les lignes qui suivent sont la transcription fidèle des carnets de route de deux médecins du régiment.

Et maintenant tout paraît calme, après l'ouragan de tout à l'heure; seuls quelques obus solitaires ou une salve de « moulin à café » (1) crévent le silence de ce beau soir de printemps.

Le soleil s'est magnifiquement couché sur la plaine de Champagne, et c'est un beau spectacle le soir d'une bataille où l'on a écrasé le boche.

Maintenant la nuit est venue doucement. C'est le moment où médecins et brancardiers doivent fouiller le champ de bataille pour voir s'il ne reste pas encore quelque blessé à relever. C'est l'heure aussi de chercher un poste plus en avant, près des premières lignes.

J'ai bourré mes musettes de pansements, accroché mon masque et



Cl. Forestier

Avant l'attaque dans la tranchée de départ



Cl. Forestier

Brancardiers dans la tranchée de départ

20 mai au soir. — C'en est fait, nous avons réussi! Le 1^{er} Zouaves a conquis le Cornillet. L'ardente, la belle attaque! A l'heure H ils sont partis, les camarades, à travers une nappe de balles, sous un déluge d'obus, sur un terrain ravagé jusque dans ses entrailles. L'angoisse nous a étreint devant tant d'obstacles mortels accumulés: rien n'a fait, ils ont passé. Et nous, les médecins, n'avons pu les suivre que de trop loin. Il a fallu soigner, panser d'abord au lieu de courir dans l'ivresse folle vers l'Avant. Près de cent blessés ont passé entre nos mains dans notre misérable abri de la tranchée de départ, et, deux heures durant, nous avons répandu la teinture d'iode et roulé les bandelettes.

assujetti mon casque; et nous partons, le Père Carrère, l'aumônier du bataillon, toujours ardent malgré son âge, deux équipes de brancardiers et moi. Le terrain de l'avance est dévasté; bouleversé sous les abatis et les réseaux de fils barbelés; contournant les crétes des trous d'obus, glissant parfois jusqu'au fond, nous avançons péniblement. Dans la nuit toute noire qui nous entoure, sans la moindre clarté lunaire, il n'est pas commode de se guider. Ce qui augmente encore la difficulté c'est que notre attaque a formé un saillant dans la ligne boche et si l'ennemi est à plus d'un kilomètre au Nord, les mitrailleuses, qui nous cinglent d'une volée de balles, chaque fois qu'une fusée découpe nos silhouettes sur le terrain,

(1) Mitrailleuse allemande.

sont là pour nous rappeler que la tranchée boche est à moins de 300 mètres à notre droite. Et ce ne sera pas le mince cordon de nos troupes de première ligne qui nous arrêtera si nous nous trompons de direction. Alors je regarde au ciel, et je prends la Grande Ourse pour repère.

Voici vingt minutes que nous marchons. « Nous ne sommes pas chez les boches », je pense, ce serait trop bête. Nous entendons des voix. Un instant d'angoisse, puis la joie; c'est le chef de bataillon qui est là dans un trou d'obus, son seul P. C., en attendant mieux. Je me précipite dans ses bras, je le félicite, les larmes aux yeux, d'avoir réussi l'attaque et d'être là vivant. Autour de lui, des officiers sont venus pour prendre des ordres; fatigués, ou nerveux et exaltés, ils me serrent la main avec effusion. Seul le capitaine Bernot garde son calme glacial; sans un mot de trop, la voix posée, il dicte des ordres à son fourrier. Et l'on apprend les nouvelles; l'attaque a bien marché malgré les mitrailleuses de la droite qui ont fait du mal. Les objectifs sont atteints, mais on n'a pu découvrir les entrées des fameux tunnels. Le commandant, avec toute sa liaison a failli être enterré par un seul obus: trois tués, quatre blessés et lui est sain et sauf. Hélas! de bons camarades, des officiers sont tombés; ils sont trois du bataillon, dont deux venus il y a huit jours de la cavalerie, qui ont payé de leur vie leur premier assaut.

Il y a aussi des blessés qui n'ont pu encore être évacués, et il faut nous en occuper aussitôt. Peut-être pourrai-je même dès maintenant installer près d'ici mon poste de secours. Le commandant m'en dissuade: « Sur ce terrain de désastre, il n'y a pas un abri, pas un défilement. Que pourriez-vous faire? Les postes de secours ne peuvent tout de même pas se loger dans les trous d'obus. » Je m'incline: je laisserai le poste en arrière, trop en arrière à mon goût, mais on va me donner un guide pour parcourir les premières lignes.

Nous partons à sa suite, à travers d'immenses trous d'obus de 270 au moins et nous tombons sur la 13^e compagnie: 40 hommes de petits trous individuels déjà creusés jusqu'à mi-corps. L'adjudant Fillon est étendu, la jambe fracassée. Voici la première équipe, quatre gas de « Ch'Nord »: « Placez-le doucement sur le brancard et conduisez-le vers l'arrière. » L'adjudant, est chargé, j'indique la direction, et je souhaite bonne chance au convoi. Fillon est parti, mais on ne l'a jamais vu au poste de secours, ni lui, ni ceux qui le portaient, car ils sont allés en ligne droite se perdre dans les tranchées boches et c'est dans quelque camp de prisonniers qu'ils ont fini la guerre.

Maintenant je cherche Flament; voici la 14^e compagnie; « Fracture de cuisse, me dit-on », et je suis bien près, sans doute, de l'avoir trouvé quand une fusée verte s'élançe. C'est le tir de barrage; nous sommes jolis: Les canons tonnent en furie de part et d'autre, les mitrailleuses allument leurs feux follets. Combien nous nous sentons petits, infimes grains de poussière, au milieu de cet ouragan déchainé. Que faire? Il vaut mieux attendre patiemment dans un trou. Et comme la position des premières lignes n'est pas encore repérée par les artilleurs, les obus passent en sifflant sur nos têtes, nous couvrant d'une voûte d'acier, puis tout se calme et il n'y a pas eu de casse. Nous découvrons un blessé, je vais l'emmenier, mais non, le pauvre gas agonise, le ventre ouvert. « Père Carrère, dites-lui les paroles qui adoucissent sa fin », et tandis que l'Aumônier se penche, mon cœur se gonfle à la pensée de laisser là ce pauvre petit qui a tant souffert pour son Pays.

Enfin je finis par découvrir Flament; à la fin de l'attaque, une balle à bout portant lui a brisé la cuisse droite. Depuis de longues heures, sans impatience, il attend qu'on l'emmenne. Dans un trou d'obus, il est là, à demi-sommeillant, calme, sa badine de jonc à la main. Deux baïonnettes forment attelles à son pauvre membre.

Il doit bien souffrir car il parle à peine, mais me serre la main très fort dans une étreinte où tout son cœur se donne: « Je vais vous faire emporter, lui dis-je. » Et c'est son regard qui me remercie. On le lie sur le brancard pour éviter qu'il n'en tombe; sur le point de partir, il arrête d'un signe les brancardiers: « J'ai oublié, dit-il. — Quoi? — Ma badine. » Et tandis que je lui tends l'objet laissé à terre, j'admire l'élégance bien française de ce petit lieutenant qui n'oublie pas sa badine.

L'équipe est partie vers l'arrière, nous voici seuls maintenant; le Père Carrère et moi, sans guides, sans repères, à la recherche du capitaine Paris, le dernier officier blessé. Nous cherchons au hasard dans un trou, dans un autre. Impossible de le trouver. Parbleu, c'eût été difficile, car nous apprenons d'un poilu qu'il a pu s'en aller en marchant. Au fait, comment, à deux, aurions-nous pu le porter?

La nuit est devenue noire comme de l'encre, lorsque tout à coup, quelques lumières s'allument aux flancs du mont. Qu'est-ce que cela peut bien être? Le Père Carrère prétend que ce sont des boches. Je le traite d'enfant: les boches sont bien plus loin. Mais nous entendons des voix, et ce sont des voix gutturales qui parlent allemand. Cela devient incompréhensible: des boches derrière nos lignes? Les a-t-on oubliés dans des abris, ou sortent-ils de leur fameux tunnel? Nous ne savons que faire, et que pourrions-nous, tous deux, presque sans armes? Il n'y a qu'à continuer, et tâcher d'avertir.

Mais d'autres ombrés se profilent maintenant dans une autre direction. Ce sont nos brancardiers portant Flament, qui s'en vont péniblement vers l'arrière. Ils font mille détours, et contournent les trous d'obus, en suivant les crêtes qui les séparent. Car ici, et sur une profondeur de quatre kilomètres, il n'est pas un mètre carré de terre qui n'ait pas été remué par plusieurs obus jusqu'à 2 et 3 mètres de profondeur. Tantôt le brancard s'arc-boute comme un cheval qui manque des quatre pieds, tantôt il plonge en avant, se redresse, tangué ou roule comme une coquille de noix sur la crête des vagues. Carrère et moi nous accompagnerons le convoi, peut-être notre aide ne sera-t-elle pas inutile.

Nous avons gagné le faite de la montagne et je cherche maintenant une route vers le Sud. La fumée des canons a obscurci le ciel et je ne peux plus m'orienter sur les étoiles. Où faut-il aller? A droite, à gauche? Nul ne sait, car aucun relief ne peut guider le voyageur quand le canon a tout nivelé. Flament est inquiet, hanté par l'idée d'être emmené « chez les boches ». J'essaie de le rassurer, tandis qu'une volée d'obus vient nous frôler et nous couvrir de terre; mais force est bien d'avouer que nous nous sommes perdus. Par bonheur, il a gardé sa boussole; et à la lueur des fusées, nous nous apercevons que je conduisais trop à gauche. On repart, la descente est difficile. Enfin, on trouve un petit boyau creusé jusqu'au genou. Nous y sommes à peine engagés qu'un tir de barrage éclate. Chacun se couche à plat ventre dans le boyau, à grand peine on y introduit le brancard et son précieux fardeau, et pendant vingt minutes nous attendons sous une mitraille infernale. Les obus de tous calibres tombent en sifflant autour de nous; un vrai déluge. Les éclats rasent le sol, ou piochent le boyau à grands coups secs, la terre soulevée retombe sur nos épaules, la fumée nous suffoque. Cela dure bien vingt minutes; nous risquons à chaque instant d'être mis en morceaux, mais, miracle, quand le tir s'est ralenti un peu, chacun a la surprise de voir les autres se relever aussi.

Quelques mètres plus bas, le boyau est embouteillé par des brancardiers du génie qui transportent un des leurs. On passe à découvert sous une salve de 77. « Il doit y avoir un poste de secours près d'ici », me dit un sapeur. Serait-ce le mien? Je cherche un peu au hasard et je tombe sur un trou qui conduit à un abri. Au fond d'une misérable casemate aux trois quarts effondrée, je trouve les deux médecins du 5^e Bataillon; la lune tombant sur eux ne les aurait pas étonnés davantage. « Vous ici, me disent-ils, eh bien vous avez de la chance d'y être venu intact ». Ahuris, hébétés, ils me racontent qu'ils n'en peuvent plus. C'est dans cet abri qu'ils ont pansé leurs blessés pendant l'attaque, mais le coin était tellement battu qu'ils ont été ensevelis cinq fois. La moitié de leur personnel a été tué; à proximité, les deux médecins du bataillon de tirailleurs ont été touchés; l'un a été écrasé, l'autre a eu un bras arraché par un gros éclat. Quant à eux, ils sont à la limite de la résistance humaine. « C'est à devenir fou », me dit Calmels, et, tandis que je lui serre la main, après avoir obtenu l'indication de ma route, je lui conseille de quitter bien vite ce coin malsain.

Hélas! l'indication est fautive, et je me suis à nouveau embarqué sur un mauvais chemin. Comment trouver ce maudit poste de secours? Quelques isolés que je rencontre sur le terrain ne peuvent m'apporter aucune aide, ils sont trop abrutis.

J'essaie de reprendre mon sang-froid, de raisonner, car il faut à tout prix sortir Flament de là. Cette fois je crois bien avoir retrouvé la tranchée de départ et logiquement, en la suivant, je dois retrouver mon poste, que diable! On s'y engage; tortueuse, étroite, elle livre à peine passage au brancard et l'on s'écorche les épaules à vouloir lui faire prendre des virages trop courts. Nos hommes sont exténués. Carpentier, un Boulonnais solide comme un cheval de sa race, n'en peut plus. Le père Carrère et moi prenons le brancard, mais nous n'avancions guère. Le sang colle à nos chemises, mais qu'est-ce que cela à côté des souffrances de Flament ballotté contre tous les angles? A chaque instant, la douleur lui arrache un cri et il faut que ça lui fasse mal car il n'est pas douillet.

Comme on ne peut s'engager plus loin dans ce chemin sans être sûr qu'il aboutira au but, je pars en éclaireur avec le père Carrère. Mais, malheur, voici un nouveau tir de barrage et nous sommes encore en plein dans la zone. Cela devient du délire tant les obus arrivent en foule. Malgré toute sa volonté, on est obligé de se blottir, tout petit, au fond de la tranchée. Serré contre l'Aumônier, j'attends cette fois, sans espoir, le prochain obus qui éclatera « pour de vrai » et nous pulvérisera. Mon voisin y pense aussi, et je sens qu'il prie, j'en fais autant et intérieurement je dis adieu à ceux que j'aime.

Mais non! nous ne serons pas tués; il est tombé deux obus à un mètre de nous, et si nous sommes couvert de craie, nous n'avons pas une égratignure. Cette fois nous devons bien être dans le chemin, nous avançons encore un peu, et, grande déception, nous tombons dans un cul-de-sac. Nous sommes bien perdus, perdus; et je rage en songeant qu'il faudra sans doute attendre le jour avant de sortir Flament de cette zone d'enfer. En vain je grimpe sur le parapet pour chercher un repère à la lueur des fusées, en vain je recherche l'indice libérateur qui me dira mon chemin; et tristement je dois retourner vers Flament pour lui expliquer mon désarroi. Mais, en dépit de ses souffrances, il a gardé sa lucidité. A voix basse, il m'explique que j'ai dû me tromper en prenant un boyau pour la fin de la tranchée, je dois la retrouver un peu plus loin. J'y retourne et cette fois j'ai la joie immense de retrouver mon abri. Vite, je dépêche deux brancardiers encore dispos pour aller à la rencontre de leurs camarades exténués, et ramener Flament par la voie la plus courte. Je les conduis dans la tranchée, et, à cent mètres du point où le brancard est arrêté, je leur indique le chemin à suivre. Puis je rentre au poste pour préparer de quoi panser mon blessé... Deux heures se sont passées et Flament n'est pas arrivé.

Ce ne sera qu'avec les premières lueurs de l'aube que mes brancardiers me l'amèneront enfin. En 400 mètres, ils se sont encore perdus quatre fois, et pour le transporter des premières lignes qui sont à un kilomètre, il a fallu six heures d'efforts et de souffrance.

Maintenant, il est presque sauvé, enfin. Et je ne puis m'empêcher de songer à sa fiancée. Je m'apprête à panser Flament dans le boyau, car l'abri trop étroit admettrait à peine un brancard. Mais il se penche vers moi: « Un toit sur ma tête, je vous prie, pendant quelques minutes ». Je comprends sa pensée. Oh! l'affreuse chose que d'être ligotté sur un brancard et de sentir la mitraille autour de soi. On le descend dans l'abri; pendant que je le pansé, il s'évanouit; mais, revenu à lui, il a le courage de surmonter la douleur et de ne pas se laisser arracher un cri.

Et comme il va partir, vers l'arrière, loin de la bataille, il me tend la main. « Je comprends maintenant les difficultés insurmontables que vous avez à vaincre. Je ne l'oublierai jamais ». Puis une dernière question vient à ses lèvres. « Ma jambe, Docteur, y-a-t-il quelque espoir de la conserver? » Je secoue la tête: « Faible, très faible ». Et il a dix-neuf ans.

21 mai. — Toute la matinée, les boches ont tirailé. Il n'y a jamais de repos pour le fantassin avec de pareilles artilleries. Sur notre seul front d'attaque, sur un kilomètre, nous avons pour nous soutenir, près de 100 pièces de 75 et plus encore de « Lourds » sans compter les crapouillots, il y a de quoi rêver! Depuis l'attaque, 140 blessés ont été pansés à notre poste de bataillon et peut-être y en a-t-il encore que la nuit n'a pas permis de découvrir. En route donc pour de nouvelles recherches! Qui est-ce qui m'ac-

compagne? le gros infirmier Dugas me dit: « Moi j'y vais, mais il faut que je prenne de quoi manger, car je n'ai pas l'intention de « la sauter » (1). La France ne demande pas que le ventre de ses enfants fasse de plis. » L'Aumônier est aussi de la promenade. Je dis adieu à mon petit médecin auxiliaire, non sans un serrement de cœur car la misère à deux est plus aisément supportée. Et nous voici tous trois lancés à nouveau sur le terrain d'attaque. En plein jour, on craint moins de se perdre, bien que rien ne ressemble plus à un trou d'obus qu'un autre trou d'obus. Mais nous n'avons pas atteint la crête que la fameuse mitrailleuse fait entendre son claquement bien connu. Et il faut se méfier car Grossel, sage brancardier cependant, s'est fait tuer ici d'une balle dans la tête, ce matin même. D'un bond, dans un trou d'obus, chacun à caché sa silhouette et l'on n'avance plus que par sauts pour échapper aux salves. Au bout de quelques cents mètres, nous avons définitivement gagné la partie à ce jeu de cache-cache et nous sommes en belle humeur lorsque nous arrivons au nouveau P.-C. du Chef de bataillon dans un ancien abri boche. On est toujours heureux le lendemain d'une belle attaque couronnée de succès, et c'est un rude sentiment que la fierté d'avoir dominé le boche. Les vivres trouvés en abondance, arrosés même de capiteux vins du Rhin, compensent le « rata » qui n'a pu nous parvenir. Un seul ennui: l'abri bien protégé, a naturellement son entrée tournée vers les boches.

Mais un autre spectacle nous rappelle aussitôt à la réalité de la guerre. Voici précisément des blessés qui arrivent. Il en est deux qui marchent et s'en vont à pied vers l'arrière. Puis c'est un petit adjudant qu'on amène: il a la fesse droite emportée par un obus; je regarde sa plaie, elle est profonde jusqu'à l'os. Il me reconnaît et me sourit faiblement. Le « ça ne sera rien » habituel s'échappe inconsciemment de mes lèvres; pour ne pas lui montrer



Cl. Forestier

Entrée éboulée du Tunnel du Mont Cornillet

ma figure qui dément mes paroles, je détourne la tête vers l'entrée: à vingt mètres en avant, un 150 soulève, avec un bruit déchirant, un panache de fumée noire et de craie blanche. Le petit adjudant va mourir, il est exsangue. L'aumônier me jette un regard interrogateur, j'acquiesce, et alors il se penche vers le blessé, et, à voix basse, il lui parle, l'accompagnant jusqu'à la mort. Quand il se relève, mon pauvre aumônier est un peu pâle; il connaissait bien cet enfant.

Ma triste besogne médicale est terminée, je suis interpellé par le Commandant: « Savez-vous d'où venaient les boches que vous avez rencontrés derrière nos lignes, la nuit dernière? Du tunnel

(1) Ne rien avoir à manger.

« tout simplement ». L'entrée principale en a été si éfrondée qu'on ne l'a pas vue au moment de l'attaque mais nous croyons bien l'avoir découverte. Elle est tellement encombrée de cadavres que personne n'a osé y pénétrer. Piqué de curiosité je me dis qu'il serait bien intéressant de visiter ce tunnel formidable puisque, d'après les récits des prisonniers, il peut abriter trois bataillons, plus de 1.200 hommes. L'espoir d'y découvrir des documents, d'en extraire quelques prisonniers, d'y trouver un peu de matériel médical qui me fait absolument défaut, faute de moyens de transports, tout cela me fait vite oublier l'imprudence qu'il y a peut-être à y pénétrer à cause des gaz, ou des boches survivants qui pourraient tenter de se défendre.

Et je demande à y être conduit. Le capitaine Crochu, infatigable se propose de me guider, et deux poilus veulent bien nous faire escorte. Munis de bougies et de lampes électriques, le masque au cou, un revolver, boche bien entendu, à la main, nous partons vers l'entrée. C'est un énorme trou d'obus, recouvert de poutrelles de fer tordues. Au fond, une pente toute unie. Quand nous y arrivons, deux boches casqués sont précisément en train de ramper pour en sortir; menacés de nos armes, ils font « Kamerade » sans résistance et sont mis sous bonne garde.

Alors, l'un derrière l'autre, nous glissons par la fente obscure.

Aussi longtemps que je devrai vivre, je garderai le souvenir de cette vision. Les mots sont impuissants à en retracer l'horreur.

Un obus de 270, de 400 peut-être, a écrasé les premiers mètres de la galerie. Sur l'effondrement de craie blanche émergent les uniformes gris comme des épaves sur l'écume des flots. Nous entrons, notre regard se fixe, pétrifié, tandis qu'une odeur fade de cadavre nous prend à la gorge. L'entrée, large de trois mètres et moins haute que large, est presque entièrement obstruée par une épaisseur de corps amoncelés sur cinq à six rangs. Tous ces cadavres, convulsés par l'angoisse et l'asphyxie, montrent leurs faces bouffies, une écume rose aux lèvres, les mains tordues dans un suprême effort. L'horreur de cet amas informe s'accroît. Des râles s'en échappent. Car parmi ces malheureux que nos obus ont éntassés, quelques-uns agonisent encore dans un dernier gémissement. Et pour aller plus avant, il nous faut passer sur eux, écraser un instant leurs poitrines, et, sous nos pieds, interrompre le rythme funèbre. Seuls, Crochu et moi; surmontons notre dégoût, tandis que nos deux poilus reculent épouvantés.

Comment ces hommes sont-ils donc morts? Ont-ils été tués par l'explosion brutale d'un gros obus, ou par nos gaz asphyxiants, projetés la veille de l'attaque par des milliers d'obus. Nous ne pouvons le savoir. Il y en a parmi eux qui portent encore au cou le masque à gaz ou l'appareil respiratoire Draeger. Ils sont tous équipés. Sans doute étaient-ils prêts à partir à la contre-attaque, rangés en ordre à l'entrée du tunnel lorsque le cataclysme les a surpris et anéantis. Les plus rapprochés de l'entrée ont été foudroyés, certains écrasés. Les autres, pour échapper sans doute à l'asphyxie, ont tenté de gagner l'air libre, mais le poison était trop fort, et, après avoir grimpé sur les corps de leurs camarades, ils sont tombés à leur tour, s'amoncelant jusqu'au plafond.

Crochu et moi « le toubill » sommes maintenant sans escorte, tant pis!

Pendant plus de trente mètres, la masse molle des « feldgrau » tapisse le sol. Puis ils jalonnent les galeries. Nous ne pouvons nous frayer un passage qu'en enjambant les cadavres. Alors nous pouvons distinguer les attitudes les plus impressionnantes et les plus invraisemblables. Si certains masques trahissent par leur rictus les souffrances d'une lente agonie, d'autres, plus brutalement touchés, sans doute, ont été saisis dans leur attitude habituelle. Quelques-uns sont étendus sur le dos, la tête rejetés en arrière, en opisthotonos, comme disent les médecins, les yeux grands ouverts, les conjonctives injectées de sang. La bouche, largement béante, ouverte d'un champignon de mousse rosée, semble aspirer l'air dans le dernier râle de l'asphyxie. L'un d'eux a les narines obstruées par un caillot de sang; je me penche, oh! horreur! comme des voiles souples qui se gonflent et se dépriment, les caillots sont soulevés de façon rythmique; le pauvre boche n'est pas mort, et il s'en faut cependant de bien peu, car je constate qu'il n'a plus de réflexe cornéen.

Plus loin, des hommes sont assis, sur des caisses, le fusil entre les mains, la tête penchée en avant, le masque pendu au cou comme

une sentinelle qui se serait endormie. On croirait qu'ils sommeillent si un peu de sérosité rosâtre ne coulait de leur bouche. Par-ci, par-là, à leurs riches équipements de cuir fauve, à leurs Mausers, à leurs jumelles, on reconnaît les officiers.

Le problème reste le même. Comment sont-ils morts? Les gaz? Nous n'en trouvons aucune trace actuellement; nous respirons sans gêne et les bougies brûlent. Nous continuons, toujours curieux de pénétrer le mystère de cette immense nécropole.

Un arrêt: la galerie est obstruée par des caisses de munitions en désordre et deux mitrailleuses toutes neuves, bousculées sans dessus dessous qui, dans leur chute, ont écrasé leurs servants. Sur la gauche, voici un brancard posé sur des tréteaux, il porte un officier le visage pâle, émacié, la poitrine largement découverte sous sa tunique débouffonnée. Ses deux jambes, fracturées sans doute, sont enveloppées dans des gouttières, mais tout dans son attitude trahit la soif d'air.

Des appareils respiratoires encombrant la galerie. Comme tout cela a été inutile. Tous les 15 mètres maintenant, la galerie est barrée par des couvertures qui forment cloison jusqu'à terre. Sans doute devaient-elles empêcher la diffusion des gaz toxiques; et le procédé a réussi au moins en partie, car nous avons quitté la Cité des morts et nous rencontrons les premiers survivants de la garnison du tunnel. Des soldats, par-ci, par-là, sont étendus, paraissant endormis, mais notre passage les réveille et ils ouvrent les yeux ahuris, sans reconnaître qui nous sommes. Parmi les caisses amoncelées, j'aperçois des bouteilles d'eau gazeuse; nous mourons de soif; je presse sur la bille et bois avec délices. Un boche, étendu à terre, a entendu le bruit et dit faiblement: « Zum trinken! »; apitoyé, je lui tends la bouteille et, goulûment, il la vide d'un seul trait.

La galerie se bifurque. Avec prudence nous choisissons le rameau le plus large, après nous être assurés qu'aucun groupe de boches n'occupe le couloir secondaire, prêts à nous prendre à revers, après nous avoir laissés nous enfoncer dans ces profondeurs. Une porte de sapin ferme un réduit: « Tunnel—Kommandant ». Cette inscription écrite au crayon bleu indique que nous sommes au poste de commandement. Je pousse, la porte résiste, puis cède; l'abri est vide mais le désordre qui y règne indique une fuite précipitée; parmi les papiers épars, j'en fais un choix qui pourra être utile à l'état-major.

Tout en face, c'est le poste de secours. Je soulève une couverture; nous entrons, une chaise rustique barre le chemin. J'écrase un corps sans le voir; un sursaut, un cri, c'est un blessé, un gosse de 18 ans, imberbe qui se soulève sur un coude et me dit d'une voix faible: « Etwas trinken ». Je décroche un bidon boche pendu à la paroi et le lui tends. Un brancard est fixé sur des portes quelle aubaine! nous en manquons. Mais il porte un corps étendu, celui d'un enfant presque. Je vais le basculer, lorsqu'il ouvre les yeux, mais n'arrive pas à articuler un cri. A terre, une dizaine d'hommes gisent, la tête ou les membres entourés de pansements en papier. Sont-ils morts? Respirent-ils encore, nous n'avons pas le temps de le savoir. Dans le poste, tout est dans le plus grand désordre; la mort l'a surpris en pleine activité. Des pansements éventrés, souillés de sang, des flacons débouchés, renversés, sont tombés à terre. Des boîtes d'ampoules à injections sont ouvertes les seringues à demi-remplies indiquent la brutalité de la surprise. Tout un matériel d'antiseptiques, d'appareils à fractures, des milliers de doses de sérum antitétanique, encombrant les caisses déjà débarrassées. Je note leur emplacement, je les ferai emporter et ma joie est grande de penser que tout cela pourra servir à soigner nos blessés.

La capote du médecin de bataillon est pendue à un clou, bourrée de papiers, mais lui, où est-il?

En quittant le poste de secours, nous dépassons le central téléphonique. Des fils innombrables aboutissent à un appareil que ne désigneraient pas nos grandes villes. Admirable organisation qu'a brisée notre volonté! Tel un bureaucrate endormi, le téléphoniste git le coude appuyé sur la table. Sous sa main, qui a lâché le crayon, un papier est griffonné en allemand. Je lis: « 20 mai, 13 heures. L'artillerie lourde française tente de défoncer le tunnel. Envoyer d'urgence un avion pour repérer la batterie. Je demande... » Et c'est tout, le gaz a fait son œuvre et interrompu le message.

L'air devient maintenant plus respirable. Par un puits d'aéra-

tion vertical, descend sans doute du sommet du Cornillet, un peu d'air frais et nous distinguons l'orifice supérieur éboulé en haut d'une galerie verticale de 30 mètres. Et puis des cadavres, toujours des cadavres.

Nous soulevons encore quelques couvertures tendues, lorsque, surprise extrême, quatre bougies nous apparaissent toutes allumées au milieu de la galerie. Le doigt bien serré sur mon revolver, j'appelle, en français, en allemand. Personne ne bouge. Il doit y avoir cependant du monde vivant là-dedans. Je m'approche et secoue les corps étendus. Trois allemands à demi sommeillants se lèvent ahuris. Cela donne à réfléchir. Crochu et moi, nous nous concertons : Que ferions-nous si plus loin nous trouvions une bande décidée à se défendre? Il faudra revenir en groupe pour nettoyer le tunnel. Pour le moment, la prudence commande la retraite, ce serait trop bête de se faire tuer ici. Et nous retournons sur nos pas, précédés de nos trois prisonniers qui nous serviront de garde du corps.

L'odeur des cadavres finit par nous opprimer. Nous nous hâtons. Mais, il me faudrait garder un souvenir de ce tombeau : j'essaie de prendre quelques photographies en brûlant des fusées éclairantes boches au magnésium, la fumée répandue risque de nous asphyxier.

Nous allons gagner la sortie, lorsque la curiosité nous engage encore à explorer auparavant une petite galerie transversale. Et au bout de 30 mètres, nous nous arrêtons, saisis d'horreur : 80 cadavres boches au moins sont empilés les uns sur les autres, la face bouffie, cedématisée, comme prête à éclater. Nous avançons un peu et nous voyons alors la galerie effondrée, le boisage en désarroi, soufflé par une explosion formidable en vase clos. Seul un obus de 400 a pu faire cet horrible travail. Et maintenant nous comprenons. Le formidable projectile, à travers une couche de terre de dix mètres peut-être, est venu écraser ce carrefour. Son souffle monstrueux a tout balayé autour de lui. Puis l'oxyde de carbone dégagé par l'explosion s'est répandu dans le tunnel. Poison invisible et sans odeur qu'aucun masque n'arrête, il a lentement intoxiqué toute la garnison et les rares survivants devenaient impuissants en face de l'attaque des Zouaves.

Cette fois, notre visite est terminée; nous poussons devant nous nos trois prisonniers; mais au moment de sortir, l'un d'eux se retournant brusquement me demande en allemand où je l'emène : « Vers l'Allemagne ou vers la France? » En France, naturellement. Une leur féroce brille dans ses yeux; il a levé sur moi un couteau à cran d'arrêt, mais il est trop faible pour lutter et je le désarme sans peine...

Au dehors, par un ciel radieux, je trouve deux sentinelles qui me tendent l'ordre du jour que le général de brigade nous adresse en ce jour de succès.

« Zouaves de mon vieux premier régiment (1),

« Vous êtes partis aujourd'hui comme à la manœuvre. La forteresse du Cornillet qui avait défilé quatre assauts est tombée entre vos mains. Aujourd'hui comme en Crimée, vous êtes les premiers soldats du monde.

« Je salue vos morts tombés dans la mêlée.

« Merci ».

Signé : VANDENBERG.

Une fière émotion m'envahit à la lecture de ces nobles paroles de chef. De cette visite inoubliable nous emportons un nouveau témoignage de notre victoire. Dans les profondeurs du Cornillet, nous avons dénombré plus de quatre cents Allemands morts ou agonisants. Deux bataillons du 47^e régiment de ligne y ont été anéantis.

« Nous pûmes bien encore, les jours suivants, retourner dans le tunnel y chercher du matériel médical et en extraire chaque fois une dizaine de nouveaux prisonniers; mais quand, cinq jours plus tard, après notre relève, un médecin du 1^{er} Zouaves fut chargé de conduire au tunnel un officier chargé d'établir la documentation officielle, l'entrée avait disparu. Le bombardement avait à tout jamais scellé l'entrée de cet immense sépulchre où repose le 47^e régiment allemand. Seul le 1^{er} Zouaves a connu le secret du Mont Cornillet. »

(1) Le général Vandenberg avait commandé le 1^{er} Zouaves avant la guerre.

CONFIDENCES

J'ai à vous faire aujourd'hui certaines confidences...

Mais si, mais si, vous le connaissez tous, vous l'avez vu soit aux pèlerinages en Champagne, soit à Paris à la Messe annuelle des Invalides ou à la dernière vente de charité, soit ailleurs. Eh bien, il m'honore de son amitié et je viens de le rencontrer ce soir fort inquiet.

— Mais, qu'avez-vous, cher ami?

— Voilà le moment où je deviens sotcieux...

— Allons donc, ce joli et ensoleillé mois de mai doit vous faire oublier tout ennui, écoutez donc le gazouillement de ces petits oiseaux, regardez le ton vert tendre des feuilles, admirez et sentez les fleurs printanières et ce muguet qui embaume ne vous dit-il rien? Secouez- donc ce cafard, tenez, en nous promenant nous arrivons sur les boulevards; asseyons-nous à cette terrasse et prenons un bock en devisant. Voyons, changeons d'air. Que pensez-vous de la politique, du monopole du pétrole, du voyage d'un ambassadeur extraordinaire aux Etats-Unis, de l'état de nos finances, des projets d'inflation, de la réduction de l'armée et du désarmement, des derniers six jours, de la réouverture d'Auteuil, des grèves du 1^{er} mai, des événements d'Allemagne, des pèlerinages à Rome pour l'année sainte, des dernières catastrophes aéronautiques dont les journaux nous ont entretenus; de..., mais pourquoi, cher ami, ne répondez-vous pas et pourquoi votre regard s'étend si loin? A quoi songez-vous donc? Je sais cependant que vous n'avez pas d'ennuis personnels, alors pourquoi êtes-vous si triste ce soir?

Et mon ami ne me répondit pas...

D'ici quelques jours, vous allez recevoir le Bulletin de notre Association et voici certainement une scène qui se passe souvent chez nos adhérents :

En rentrant du travail quotidien, s'étant mis à l'aise, le chef de famille après une rapide toilette, s'installe dans sa chaise et demande en se reposant :

— Dis donc, Louise, alors quoi de nouveau aujourd'hui? As-tu des lettres et le journal?

— Rien de nouveau, le père Victor va mieux et la petite Jeanne est alitée mais rien de grave. Tiens, voici le journal pendant que je termine la cuisine. Ah, mais si, il y a du nouveau, le Bulletin du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne est arrivé. Alors, tu sais, le pèlerinage est fixé au dimanche 24 septembre.

— 24 septembre, bon. Alors comme les autres années nous irons, n'est-ce pas? bien que ce soit un peu fatigant vu nos âges, mais je suis sûr que ça fera bien plaisir à ce pauvre Georges qui repose là-bas... Et nous reverrons encore une fois ce champ de bataille où il a combattu, où il a tant souffert et où il est mort... Non, tu sais, je crois qu'on a bien fait de le laisser là-bas et de ne pas l'avoir fait revenir. Il est bien mieux à Souain près de ses camarades et du champ de bataille où il est tombé. Tu vois, moi, j'aurais voulu rester là où je serais tombé... Ah! n'est-ce pas nous irons? Les moissons seront finies et à ce moment-là, ce sera le meilleur temps pour nous absenter, on fera venir pour deux jours, ce n'est pas long, ta sœur qui s'occupera des bêtes et nous n'aurons aucun souci pour partir. Alors, entendu, hein? à moins de maladie grave, nous irons le 24 septembre. Tu écriras dès demain.

— Oui, certainement, mais pourrions-nous avoir le temps de fleurir la tombe de Georges? J'emporterai quelques fleurs du pays, il les aimait tant... N'oublie pas, toi, de demander les permis après avoir fait les démarches qui furent si longues l'an dernier.

— As-tu vu le programme sur le Bulletin? Par où passerons-nous?

— Veux-tu, après avoir prié sur la tombe de notre cher Georges, et vu le Monument de Navarin, que nous allions voir le Champ de bataille du côté du Cornillet, ou bien du côté de Tahure?

— Tu sais, pour moi, qu'on aille à Souain, ça me suffit, à cause de Georges, mais si je pouvais aller au Bois du Puits où est enterré mon neveu, Raymond, ça me ferait plaisir d'aller aussi déposer quelques fleurs et prier sur sa tombe, mais comment faire?...

... Eh bien, voilà, je vais vous dire pourquoi mon ami était triste et inquiet, c'est qu'il voudrait connaître les desirs de chacun de nos chers pèlerins ne nous font pas connaître, et enfin, il me confia ses inquiétudes.

Chaque année, nous organisons un pèlerinage sur l'ancien front de Champagne, avec un service religieux, une visite à Navarin et à quelques cimetières, mais au soir du pèlerinage, nous entendons quelquefois dans la cour de la Gare ou dans le train qui nous ramène des personnes qui regrettent d'être passées dans certains endroits et de n'avoir pu s'y arrêter alors que cela eût été chose si facile si nous l'avions su.

Mes confidences, les voici : dès que vous recevrez le Bulletin, écrivez-nous, nous pensons aller au pèlerinage, nous voulons aller à tel cimetière et nous aimerions passer par tel ou tel endroit, tel cimetière me serait intéressant car j'y ai mes amis, etc., etc. A l'aide de tous ces renseignements, nous essayerons de combiner des cars qui pourront, après la visite de Souain et de l'Ossuaire de Navarin, se diriger et s'arrêter où le voudront les pèlerins, mais pour cela il est évident qu'il nous faut connaître vos desirs et nous tâcherons de donner satisfaction à tous dans la mesure, naturellement, du possible.

Vous le ferez, n'est-ce pas ? le travail ne sera pas très grand pour nous, vous nous ferez plaisir et je reverrai enfin le large sourire de notre Secrétaire général, M. Gaston Chezel, si pessimiste en ce moment, en attendant de vos nouvelles.

M. R. G. D.

PÉLERINAGE DU DIMANCHE 24 SEPTEMBRE 1933

Nous annonçons ci-dessus que le Pèlerinage annuel aura lieu le Dimanche 24 Septembre prochain.

La cérémonie religieuse est prévue au Monument de Navarin et l'après-midi sera consacré à la visite des cimetières et des champs de bataille.

Le prochain Bulletin donnera tous les détails à cet égard.

RAPPORT du CONSEIL D'ADMINISTRATION du Samedi 25 Mars 1933

Le Conseil d'Administration s'est réuni le samedi 25 mars 1933, à 15 heures, en l'Hôtel du Gouverneur militaire de Paris, 2, boulevard des Invalides, sur convocation spéciale.

Sont présents : MM. Boucher, Rolland, Chezel, Champion, Chabasse, Dreux, Coffin, Ouart, Tastemain, Beaucourt, Reverden, Mmes Levylier, Margaritis, Drouet, Salva, Morizot.

Le Colonel Boucher déclare la séance ouverte et rappelle que le Conseil est réuni pour élire son nouveau Bureau. Après délibération, le Conseil, à l'unanimité réélit son Bureau comme suit :

Général Gouraud, Président d'honneur,
Général Eon, Président,
Colonel Boucher, Vice-Président,
M. Gaston Chezel, Secrétaire général,
MM. Dreux, Chabasse, Caquet, Secrétaires généraux adjoints,
M. Claude Champion, Trésorier,
M. Huard, Trésorier adjoint.

Le Colonel Boucher donne ensuite la parole à M. Dreux, pour la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté à l'unanimité.

Le Président donne alors la parole à M. Gaston Chezel, qui, une fois de plus, fait un long exposé de la situation, des démar-

ches qui ont été effectuées pour l'obtention de la reconnaissance d'utilité publique, des objections qui ont été formulées par le Conseil d'Etat, des avis divers recueillis pour constituer un nouveau dossier et enfin le principe admis par le précédent Conseil et par la dernière Assemblée générale, de transformer le Comité du Monument en fondation.

Après un échange de vues sur ce qui précède, M. Chezel donne lecture des nouveaux statuts de la Fondation, qui font l'objet de votes séparés, par article. L'ensemble est ensuite adopté à l'unanimité.

M. Chezel lit la notice qui sera jointe au dossier et qui indique les buts de notre Œuvre. Il fait ensuite connaître le projet de budget qui doit également être annexé au dossier, ainsi que la liste des Membres et l'acte authentique de la dotation. Tous ces documents sont approuvés à l'unanimité.

La délibération suivante est alors rédigée et approuvée par le Conseil :

« L'An mil neuf cent trente-trois, le samedi 25 mars, à quinze heures, s'est réuni à l'Hôtel du Gouverneur militaire de Paris, le Comité du Monument aux Morts des Armées de Champagne.

« M. Gaston Chezel, Secrétaire général du Comité, expose que le développement pris par l'Œuvre du Comité et les résultats obtenus sont tels, que le Comité ne peut, dans sa forme actuelle, faire face aux obligations nouvelles créées par le succès de l'Œuvre. Il estime que pour assurer la perpétuité des services que rend le Comité du Monument, en particulier, pour la garde, l'entretien du Monument de Navarin et de l'Ossuaire, et pour assurer la perpétuité du souvenir aux Morts des Armées de Champagne, il faut donner au Comité du Monument une forme juridique qui lui permette d'avoir une organisation susceptible de continuer dans l'avenir et indéfiniment son œuvre devenue si importante et il propose au Comité de se transformer en Fondation, et de poursuivre en même temps la reconnaissance d'utilité publique.

« Le Comité, après en avoir délibéré, décide de transformer l'œuvre de guerre dite « Comité d'érection d'un Monument aux Morts des Armées de Champagne » en fondation dite « Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin » avec attribution de tout l'actif mobilier et immobilier dont dispose actuellement le Comité, sous réserve de la reconnaissance de cette Fondation comme établissement d'utilité publique, et donne pouvoir à MM. le Colonel Rolland, Gaston Chezel et H. Chabasse, au nom du Comité, d'accomplir toutes les formalités nécessaires à la reconnaissance d'utilité publique. »

Cette délibération, signée du Président, du Secrétaire général et des délégués, sera annexé au dossier.

M. Gaston Chezel annonce la formation d'une Section à Troyes. Le Conseil adresse ses vœux à la nouvelle Section et espère que bientôt elle apportera par son nombre une aide précieuse à l'Association.

M. Chezel indique au Conseil la progression des adhésions qui sont assez calmes depuis le dernier Conseil.

Le Secrétaire général met à nouveau au premier plan la question des timbres et le principe d'organiser en novembre un concert est adopté. Ce concert pourrait être, soit religieux dans une église ou une salle spéciale, soit composé de vieilles chansons militaires et pourrait avoir lieu aux Invalides. Chacun étudiera cette question qui sera reprise au prochain Conseil.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 17 h. 30.

SECTION DE TROYES

Nous sommes heureux de faire part à nos lecteurs que sur l'initiative de M. A. Dardenne et sous les auspices de la Ligue des Combattants du département de l'Aube, une section de notre Association vient d'être créée à Troyes.

La réunion constitutive eut lieu le 20 février 1933, au cours de laquelle le comité actif a été constitué comme suit :

MM. Dardenne Aristide, Président,
Ihuillier Louis, Secrétaire,
Nef Edouard, Trésorier.

Delvallée Louis, Membre.
Wahlespurger Henri, Membre.

Nous remercions tous ceux qui ont participé à la création de cette nouvelle section à laquelle nous souhaitons une rapide prospérité, et de nombreuses adhésions.

LES MUTILÉS AU MONUMENT DE NAVARIN

Le Congrès National des Mutilés de la Guerre, qui s'est tenu à Reims, s'est terminé par un pèlerinage sur l'ancien front de Champagne. Les congressistes visitèrent successivement le massif de Montovilliers, les Monts de Champagne, etc., ils s'arrêtèrent au Monument de Navarin.

M. Lévêque, président général des Mutilés, pénétra dans la crypte de l'Ossuaire, s'inclina devant l'autel et déposa une palme en fer forgé.

A nos Camarades mutilés, nous adressons nos sincères remerciements pour cette pieuse pensée.

LETTRE DE M. LE MINISTRE DES PENSIONS

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs, ainsi que nous l'avons fait jusqu'ici, la lettre suivante que nous avons reçu de M. le ministre des Pensions.

Ministère des Pensions
Cabinet du Ministre
Service
des Sépultures Militaires

République Française.

85

N° 1354/Y.H.

Paris, le 10 avril 1933.

Monsieur le Secrétaire Général,

Par lettre du 29 mars 1933, vous avez bien voulu m'aviser de l'envoi de 15 pavillons destinés aux cimetières militaires de la Marne, et que votre Association met gracieusement à la disposition du Chef du Secteur d'Etat Civil militaire de ce département.

Par ailleurs, vous avez eu l'amabilité de me tenir au courant des prévisions faites en vue de l'aménagement progressif du cimetière où sont réinhumés les corps que l'on découvre encore sur l'ancien front de Champagne.

Je vous exprime mes vifs remerciements pour ces soins et dons généreux qui me sont un nouveau témoignage de la sollicitude de votre Association à l'égard de nos glorieux morts.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'assurance de ma considération très distinguée.

Pour le Ministre et par son ordre.
VINCENSINI.

DÉLÉGUÉS RÉGIONAUX

Pour développer notre Association, nous avons besoin de nombreux délégués dans les diverses parties de la France.

Pour répondre aux questions qui nous sont posées à cet effet nous croyons utile de préciser ici le rôle de délégué.

Il faut d'abord par tous les moyens à sa disposition, se dévouer à l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne en faisant connaître autour de soi ou dans le cercle de ses amis les buts de l'Association qui sont exposés en détail dans les divers numéros de notre Bulletin et qu'on peut résumer en quelques points :

Conservier et honorer la mémoire de nos Camarades tombés sur le front de Champagne,

Réunir dans une grande famille morale, les pères, mères, veuves, orphelins, anciens combattants et leurs amis,

Entretenu à perpétuité l'imposant mémorial élevé à la Ferme de Navarin et converti depuis deux ans en ossuaire,

Organiser des pèlerinages annuels sur l'ancien front de Champagne,

et surtout, pour obtenir ces buts, recruter des adhérents nombreux qui, par leurs cotisations annuelles si minimes, permettront de continuer notre œuvre et la parution de notre Bulletin trimestriel.

Le délégué doit pouvoir recruter ces adhérents dans les anciens combattants qui ont connu les souffrances du champ de bataille et qui sont les premiers à ne pouvoir oublier nos camarades tombés, les familles des Morts de Champagne qui pourront se rendre compte de ce que l'Association fait bénévolement pour nos morts de l'ancienne 4^e Armée, tous les patriotes enfin, et ils sont encore nombreux, qui suivent avec intérêt notre œuvre, la sachant désintéressée, et conservent avec l'amour de notre France bien-aimée le fidèle souvenir de ses défenseurs de la grande Guerre.

Nous ne doutons pas que beaucoup de nos lecteurs en province nous demanderont, après lecture de ce qui précède, de devenir nos délégués régionaux. Nous restons à leur disposition pour leur fournir tous détails dont ils pourraient avoir besoin, et si, d'autre part, ils veulent bien se faire connaître, nous pourrions les conseiller, les guider pour les assurer d'une brillante réussite si nécessaire au développement de notre Association.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons le décès de Mme Paul Doumer, femme de l'ancien Président de la République, décédée moins d'un an après l'odieux assassinat de son mari.

Après les quatre fils morts pour la France, après la disparition tragique du Président Doumer, l'admirable femme qui, stoïquement avait supporté tous les coups de la destinée, vient de succomber à son tour.

Nous adressons à sa famille l'expression de nos plus vives condoléances.

SECTION DE CHALONS

La Section Chalonnaise vient d'être douloureusement affectée par la disparition presque simultanée de deux de ses plus dévoués administrateurs.

En février dernier, elle perdait prématurément M. Camille Lecerf, entré au Conseil lors de sa formation, en qualité de Président des « Poilus d'Orient ». Sa conduite pendant la guerre avait été brillante: une première fois blessé et cité en 1914 à Calonne, il était ensuite parti pour l'Orient et en était revenu Capitaine, médaillé militaire, Chevalier de la Légion d'Honneur, titulaire de nombreuses citations.

Ardent patriote, cœur généreux, il s'était acquis les sympathies de tous.

Le Conseil d'Administration prie Mme Vve Lecerf et sa famille de trouver ici l'expression de ses condoléances très respectueuses.

Quelques semaines après disparaissait une autre personnalité Chalonnaise éminente, M. Numa Morise. Ancien professeur à l'École des Arts et Métiers, il avait été élu maire adjoint de Châlons-sur-Marne, en 1919, et s'était alors entièrement donné à sa tâche, très délicate à cette époque, d'administrateur municipal. Son activité était sans borne, comme aussi sa bonté; une nature simple, modeste, désintéressée ajoutait encore à sa valeur. Il avait bien voulu, sur notre sollicitation, écrire pour notre Bulletin quelques souvenirs personnels sur Châlons pendant l'occupation allemande. Cette intéressante page d'Histoire a été insérée dans notre dernier bulletin.

La ville de Châlons-sur-Marne lui a fait d'imposantes funérailles dignes de lui. Nous saluons sa mémoire avec respect et exprimons à ses enfants et à sa famille, l'hommage de nos très respectueuses et très vives condoléances.

DONS

Nous avons reçu pour l'entretien du Monument et des Ossuaires les dons suivants :

M. Richez Valette, 10 fr.; Mme Thierry, 5; M. Deplanck, 15; Cdt de Bissy, 10; Mme Laplace, 10; Mme Lafschelle, 5; Mme Combes, 5; Mme Willemet, 10; M. Fougerou, 30; Mme Zachwey, 50; Mme Heyrisson, 10; Mme Gérard Godet, 10; Mme Langnier, 10; M. Hurel, 20; Mme Coudere, 15; Général Fon, 15; Mme Thomas, 50; Mlle Ménart, 20; Mme Goutorbe, 10; Mme Voyard, 10; Mme Sebert, 10; Mme Clech, 10; Mme Vidal, 10; Mme Voyard, 30; Mme Cassegrain-Vertou, 60; Mme Marie Laplace, 10; Mme Goutorbe, 5; Mme Brison, 10; Mme Debay, 10; M. Cannepin, 10; M. Gère, 5; Capitaine Monjardet, 5; Mme Salvat, 50; M. Chesnel, 10; Mme Hurel, 100; Mme Debay, 20; Mme Brunet, 10; Mme Messcin, 50; Mme Moul, 15; Mme Georges, 10; Mme Radet-Ferrat, 10; Mme Caunard, 10; Mme Colin, 5; M. Boulay, 10; M. Raison, 10; Mme Thébault, 2; Anciens Combattants du 402^e R. I., 500; M. Scheurer, 500; Réservistes D.C.A. de Sathonay, 174; M. Lalo (en souvenir de l'aide-major Coquide, 30; Mme Viet, 5; Mme Fascinet, 18; Mme Quentin, 10; Mme Cabossel, 10; Mlle Ménart, 40; vicomtesse Churchill, 50; Mme George, 10; M. Lapeyre, 10; M. Vercucq-Lefèvre, 5; M. Labarthe, 5; M. Bernard, 44.

A ces généreux donateurs nous adressons nos bien sincères remerciements.

SOUSCRIPTION

en faveur du Calvaire de Somme Suippe

5^e Liste

Mme Muller, 60 fr.; Mme Brunet, 10; Mme Levylier, 50; Mme Vidal, 5; Mme de Turenne, 30; M. Delaage, 100; Abbé Alexandre, 10.

Total des précédentes listes : 2.021 francs.

Total général : 2.286 francs.

Les souscriptions sont reçues avec reconnaissance par notre trésorier : M. Champion, 83, rue de la Jarry, à Vincennes.

Le Général GOURAUD
de FEZ à STRASBOURG

par Marcel JAY

(Lauréat de l'Académie Française)

Aux anciens combattants, aux parents des morts des Armées de Champagne, le Bulletin de l'Association recommande la lecture d'un émouvant petit livre qui, faisant connaître dans son aimable intimité le glorieux Commandant de la 4^e Armée, retrace en anecdotes alertes et vivantes, de l'Argonne au Maroc, de la Champagne à l'Alsace, les plus héroïques journées de la Guerre.

Ce n'est pas un ouvrage d'histoire militaire; ce sont des scènes très variées, décrites dans toute leur fraîcheur, dans tout leur naturel familier ou pathétique.

Dans ces pages, tour à tour graves ou joyeuses, et toujours vibrantes, transparaît l'amour du soldat pour le Chef, et l'amour du Chef pour les soldats, cet amour qu'il étend à leur famille et à leur souvenir, et d'où est née l'idée du Monument de Navarin et des pèlerinages annuels aux cimetières militaires.

Dans un numéro de la *Victoire*, d'octobre 1920, M. André Lichtenberger, en signalant en termes très élogieux la publication de ce volume plein de la « flamme » même du Général Gouraud, souhaitait que les mères et les épouses en deuil eussent le courage de méditer et de faire leur la pensée qu'en une veille de bataille le Bayard français développait ainsi : « Si je suis tué, je veux être enterré sur le front... Bien des familles comprendront, je l'espère, qu'elles doivent renoncer à enlever les leurs de tous ces cimetières qui bordent le champ de bataille de France... Un Chef, vivant ou mort, a sa place au milieu de ses soldats. »

Les membres de notre Association ont réalisé cette pensée. Ils ont compris quelle est « la plus belle tombe » dont parlait le titre de l'article de M. A. Lichtenberger. Et l'ouvrage que nous recommandons est une efficace contribution à ce souvenir pour lequel nous travaillons sous l'impulsion du Général.

Le Comité se charge de procurer l'ouvrage à tous ceux qui le lui demanderont (7 fr. 50 net).

LISTE OFFICIELLE DES CORPS DES MILITAIRES
RETROUVÉS EN CHAMPAGNE (suite)⁽¹⁾

COUREAU FRANÇOIS, 20^e R.I., 16-2-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2442.
EMPOUY ANSELME, lieutenant, 59^e R.I., 18-2-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2449.
BEAUFILS MAURICE, 102^e R.I., 9-3-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2439.
GIRAUD JEAN, 53^e R.I., 17-4-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2437.
LHUILLERY GEORGES, 102^e R.I., 26-2-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2438.
MONTROYA MATHIEU, caporal, 9^e R.I., 17-2-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2447.
DEFENDINI CHARLES, sergent, 8 R.I.C., 25-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4150.
Un sous-officier inconnu du 43^e R.I. (pas identifié); relevé à Beausejour, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4157.
CATHALA BERNARD, 23^e R.I.C., 6-10-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4151.
CHAFFREY GABRIEL, sergent, 8^e R.I.C., 28-12-14; relevé à Massiges, réinhumé ossuaire de la Chapelle de Dormans.
Un Français inconnu du 5^e R.I.C. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4136.
COINDRE GUSTAVE, 6^e R.I.C., 11-8-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4137.
..... JEAN St-Etienne (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4135.
BESCOND LAURENT, 6^e R.I.C., 11-8-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4134.

Français inconnu du 6^e R.I. Cle, porteur d'une bague gravée B.C. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4138.
DECLINAND ALPHONSE, 6^e R.I.C., 11-8-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4139.
CORRIER JULES, 91^e R.I., 23-10-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4155.
HAMEAU MARCEL, 151^e R.I., 3-7-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4156.
LE PETIT PAUL, sergent 3^e Génie, 26-3-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4157.
FRANÇOIS GEORGES, 161^e R.I., 30-3-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4154.
WILLIAM JEAN, 161^e R.I., 4-2-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4160.
NOEL PAUL, 91^e R.I., 24-10-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4158.
LE FUR YVES, 72^e R.I., 23-2-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4152.
PAVY LUCIEN, 73^e R.I., 20-2-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4142.
BRELIVET FRANÇOIS, 19^e R.I., 25-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4153.
CHARLET JEAN, 147^e R.I., 28-2-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4143.
BASTONNIER ALEXANDRE, 6^e Génie, 30-8-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4140.

(1) Voir les Bulletins N^{os} 10, 11, 12, 13, 14 et 15.

LORAIN VICTOR, sergent 319^e R.I., 12-10-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4146.
 VANLOO ALBERT, 110^e R.I., 17-6-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4141.
 JEAN-PIERRE JEAN, 24^e R.I.C., 26-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4144.
 TISON PIERRE, sous-lieutenant du 43^e R.I., 16-2-15; relevé à Beausejour, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4149.
 MAURAGE ARMAND, 84^e R.I., 14-10-14; relevé à Cormicy, réinhumé cimetière national de La Maison Bleue, tombe 4777.
 PASSAVANT PIERRE, 24^e R.I., 23-9-14; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5521.
 BLOCHET JULES, 28^e R.I., 13-9-14; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5522.
 THERON HENRI, caporal 1^{er} Zouaves, 15-9-14; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5530.
 GERIN MICHEL, 170^e R.I., 4-5-17; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5525.
 CHAUMETON MARIE, 363^e R.I., 19-4-17; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5524.
 FREZOULS JEAN-MARIE, aspirant, 170^e R.I., 4-5-17; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5529.
 JOSSINET FRANÇOIS, caporal, 170^e R.I., 4-5-17; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5527.
 CARON PAUL, 28^e R.I., 16-9-14; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5523.
 CAPLAN SALOMON, 28^e R.I., 13-9-14; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5526.
 1 Français inconnu du 24^e R.I. (pas identifié); relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de Sillery, tombe 5528.
 1 Sergent inconnu du 150^e R.I. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4159.

FEVRIER 1932

GIRAUD JEAN, 7^e R.I.C., 15-5-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4011.
 CULERIER EUGÈNE, 23^e R.I.C., 30-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4013.
 ILLIEN LOUIS, 48^e R.I., 8-9-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3996.
 1 Sous-Lieutenant inconnu du 48^e R.I. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4038.
 1 Lieutenant inconnu du 48^e R.I. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4033.
 JOUANY Montauban (pas identifié); relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2436.
 LABORDE LÉON, 15^e R.I., 7-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2429.
 GERIN LOUIS, 15^e R.I., 7-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2432.
 REMESI MAURICE, 15^e R.I., 8-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2435.
 DUPONT ALBERT, 15^e R.I., 7-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2426.
 SORDON LOUIS, 15^e R.I.; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2431.
 FARGAL FRÉDÉRIC, 15^e R.I., 7-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2428.
 ICHE PAUL, 15^e R.I., 7-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2425.
 FOURCASSIER JOSEPH, 209^e R.I., 12-2-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2434.
 CARREYRE LAURENT, 14^e R.I., 16-2-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2430.
 LE COUVIOUR JOSEPH, 130^e R.I., 22-2-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2427.
 DOUSSAINT JEAN, 108^e R.I., 20-9-14; relevé à Auberive, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2424.
 MARTY CLÉMENT, caporal, 50^e R.I., 22-9-14; relevé à Auberive, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2433.
 CAILLEAU JEAN, 209^e R.I., 12-2-15; relevé à Schain, réinhumé ossuaire de Navarin.
 RIVALAN MAURICE, 93^e R.I., 23-9-15; relevé à Mesnil, réinhumé ossuaire de la Chapelle de Dormans.
 PEGUILLAN LÉONCE, 53^e R.I., 27-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé ossuaire de la Chapelle de Dormans.
 WIRTH GEORGES, sergent-major, 72^e R.I., 26-9-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4169.
 DESAILLY JULES, 72^e R.I., 26-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4168.
 1 Sergent inconnu du 91^e R.I.; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4172.
 LA NOURRICE LÉON, 154^e R.I., 25-4-15; relevé à La Gruerie; réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4175.
 MACHURE GEORGES, 155^e R.I., 5-4-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3985.
 AMA GUSTAVE, 155^e R.I., 18-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4180.
 FAYET GEORGES, Soissons; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4181.
 BOUDEVILLAIN Constant, 155^e R.I., 6-4-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4176.
 BENEL LOUIS, 7^e Génie, 22-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4174.

LAGLER CAMILLE, 154^e R.I., 29-1-15; relevé à La Gruerie, réinhumé de Vienne-le-Château, tombe 4178.
 VANDAMME AUGUSTE, 154^e R.I., 1-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4173.
 Français inconnu du 155^e R.I., porteur d'une pipe gravée P.M. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4170.
 DUFOUR GASTON, 154^e R.I., 18-3-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4171.
 GALL... (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4161.
 CHEGU JULES, 7^e Génie, 22-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4179.
 PRUVOT ALFRED, 84^e R.I., 18-2-15; relevé à Beausejour, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4167.
 Français inconnu porteur d'une bague gravée B.P. (pas identifié); relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4162.
 MELLIER ULYSSE, sergent, 128^e R.I., 12-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4166.
 TUAU MODESTE, Alençon; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4163.
 CASTILLE MARTIN, 33^e R.I., 16-2-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4164.
 GYGAX CHARLES, 18^e B.C.P., 9-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4165.
 BOY JOSEPH, 297^e R.I., 6-10-15; relevé à St-Hilaire-le-Grand, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2402.
 ALIBERT JEAN, 297^e R.I., 4-10-15; relevé à Saint-Hilaire-le-Grand, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2404.
 SCHMIDT NESTOR, 317^e R.I., 28-9-15; relevé à St-Hilaire-le-Grand, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2342.
 FOLEMPIN MAURICE, 317^e R.I., 28-9-15; relevé à St-Hilaire-le-Grand, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2248.
 AMARA BEN MOUSSA BEN HASSEN, 4^e Tirailleurs, 28-9-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2250.
 MOHAMED BEN MOHAMED BEN SMAIN, 4^e Tirailleurs, 25-9-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2274.
 EL MELEKI BEN SAAD BEN SAAD, 4^e Tirailleurs; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2177.
 MAZET (pas identifié); relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2266.
 BRISSET ALFRED, 6^e Génie, 12-2-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2403.
 ALI BEN MOHAMED BEN BELGACEM BEN AMMAR, 4^e Tirailleurs; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2283.
 CLAMENS JEAN, 143^e R.I., 9-3-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2401.
 MAURY ACHILLE, 2^e Tirailleurs, 16-4-17; relevé à Cormicy, réinhumé cimetière national de Maison-Bleue, tombe 7441.

MARS 1932

PASTOUREL EMILE, 416^e R.I., 26-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2453.
 CALMELS AMÉDÉE, 96^e R.I., 29-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2452.
 BARENTEN JEAN, 81^e R.I., 25-10-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2400.
 HAUDIQUET JULES, 96^e R.I., 29-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2422.
 CORNIER PIERRE, sergent, 96^e R.I., 10-10-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2393.
 GARABUAU HENRI, 81^e R.I., 29-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2396.
 COSTE MARCEL, caporal, 75^e R.I., 29-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2398.
 PARQUET LÉON, 75^e R.I., 25-10-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2454.
 RAISSEGUIER JEAN, sergent, 38^e R.I.C., 29-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2363.
 EUX VICTOR, classe 1895 (pas identifié); relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2399.
 BORDINAT LOUIS, Bourges; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2362.
 VARENNE FRANÇOIS, caporal, 52^e R.I., 25-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2397.
 BOUVIER EMILE, Vienne-1910; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2392.
 FOURES LOUIS, 209^e R.I., 12-2-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2323.
 Français inconnu, sergent, porteur d'une bague gravée D.C. (pas identifié); relevé à Tahure, réinhumé cimetière national du Mont-Frenêt, tombe 2394.
 MARLEUX EMILE, 1^{er} R.I., 21-3-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé ossuaire de Navarin.
 SAUMON EMILE, 51^e R.I., 2-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4182.
 ROUSSELET GUSTAVE, 51^e R.I., 2-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4183.
 SANterne PAUL, 72^e R.I., 30-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4185.
 LIDOIRE AVENTIN, 51^e R.I., 31-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4186.
 LEGRAS HENRI, 128^e R.I., 30-10-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4187. (A Suivre)

Le Gérant : Gaston CHEZEL